



# BLAGNAC QUESTIONS D'HISTOIRE

**Revue d'Histoire Locale - Semestriel - n° 12 (Novembre 1996)**

*Edité par l'Association pour l'Etude et la Présentation de l'Histoire de la Résistance et de Blagnac - CERRAVHIS*

*Siège Social - 7, rue Bacquié-Fonade - 31700 BLAGNAC*

## COMPANS, GRAND DANS LA RETRAITE COMME IL LE FUT DANS LA VICTOIRE

Compans, fait Comte d'Empire pensait depuis quelques temps à prendre épouse. Dans cette pensée, il venait d'acheter à Blagnac, en 1809 (date du traité de Vienne) le château et la propriété dite de Maniban, dont il reste aujourd'hui, cela a été relaté dans nos rubriques, le couvent des Dominicaines. La transaction lui avait coûté 200.000 francs, payables à tempérament.

Promu comte et bénéficiant d'un congé accordé par Davout en 1811, il pouvait concrétiser son désir d'épousailles. Dignitaire d'Empire, il se devait de choisir un riche parti. C'est ce qu'il fit, on se doute qu'on s'entremet, en épousant une demoiselle Lecocq, fille d'un grand propriétaire à Paris. Le mariage fut célébré au château de Chilly, qui avait appartenu à la duchesse de Mazarin, mariée à un Grimaldi, célèbre aujourd'hui par son prince de Monaco, sa Grâce, et sa fille Sophie. (Mai - Juin 1811).

Mais un soldat ne peut s'attarder longtemps dans les douceurs d'un hyménée. Dès Novembre, il rentre en Allemagne reprendre auprès de Davout son poste de chef d'état-major. Ces postes d'état-major, fussent-ils de première importance, ne conviennent pas outre mesure à Compans, qui souhaite tenir des commandements sur le terrain. A sa demande, il est affecté à la tête de la 5<sup>e</sup> division d'infanterie, du corps d'observation de l'Elbe.

Cependant la paix perdure, une fois n'est pas coutume, l'Empereur demande à Compans de mettre sa compétence qu'il avait démontrée dans les fonctions de chef d'état-major. En effet, le traité de Vienne avait donné lieu à des remaniements territoriaux complexes, qui nécessitaient des traités complémentaires avec les princes allemands, à savoir le Primat de Ratisbonne, le roi de Bavière, le grand duc de Wurtzbourg, le roi de Westphalie. Compans eut pour tâche de réaliser l'application de ces traités, lesquels imposaient largement les vaincus et les dépossédaient de certains

de leurs territoires. Mission difficile, qui plaçait Compans en intermédiaire entre l'Empereur, représenté par son ministre des affaires étrangères, le duc de Cadore, et les princes soumis "a quia". Le général français montrant rigueur et bonne foi se tira à bien des difficultés, s'attirant le respect et même l'amitié de ses interlocuteurs. On lui offrit le grand cordon de l'ordre de Bavière, dont l'attribution à un gradé français fut soumise à l'autorisation de Napoléon, qui l'accorda.

Anticipant sur l'avenir d'alliances précaires, qui ne durèrent qu'autant que la force les imposa, précisons que lorsque au combat de Leipzig, dont nous parlerons, les Bavarois trahirent l'armée impériale, Compans arracha son cordon sur le pré. A sa mort, les insignes furent demandés par le gouvernement bavarois. Le gendre du général répondit que le cordon était resté sur le champ de bataille : les Bavarois n'insistèrent pas.

**"Guerre et paix", c'est le livre écrit par Tolstoï ; en 1812, débute la campagne de Russie.**

La Russie n'était pas concernée par le traité de Vienne. Toujours en guerre avec la France, elle entraîne à nouveau la Prusse et l'Autriche (Février - Mars 1812).

La guerre, c'est l'affaire de Napoléon en personne. Il met en ligne 11 corps d'armée. Le premier corps, de 67 000 hommes, est commandé par Davout, à la tête de 5 divisions. Compans dirige la 5<sup>e</sup>, qui comprend le fameux 57<sup>e</sup> de ligne. On voudra bien noter que le train personnel d'un général était énorme. Compans disposait entre autres choses de 5 chevaux de voiture, de plusieurs chevaux de selle, d'une trentaine de chevaux de trait et d'une quantité de fourgons. Las, à la fin de la retraite de Russie, le général avait tout perdu, sauf deux chevaux de selle, dont l'un, l'Hirondelle, ne tenait plus sur ses jambes, et l'autre, Lion, fut tué à Lutzen.

Mettant à profit la paix précaire, la comtesse était venue rejoindre

Compans à Mayence, où sa division était cantonnée, avec son fils, âgé de 11 mois, prénommé Napoléon comme l'Empereur qui avait accepté son parrainage. Elle s'était ensuite rendue à Lubeck, en Février 1811, où son frère était sous-préfet, puis était rentrée en France, par Luxembourg, Kassel, Francfort et Mayence, tandis que Compans gagnait la Vistule. Le 13 Avril 1812, elle mettait au monde un deuxième fils, naissance prématurée due aux fatigues du voyage.

En Juin, Compans avec sa division atteint Koënisgsberg puis passe le Niemen. En Juillet, il est à Minsk. Les Russes fuient devant, pratiquant comme d'habitude la tactique de la terre brûlée. Le 10 Juillet cependant Davout parvient à les accrocher et prend Mohilev en culbutant 2 000 ennemis. Dans le combat, le général Haxo est tué à côté de Compans. Le 23, c'est Bagration qui est accroché à son tour, mais arrive à faire retraite, tandis que Compans conduit en personne le 111<sup>e</sup> de ligne. Dès lors, la campagne de Russie est bien lancée. Le 16 août, la Grande Armée atteint Smolensk. La tradition dit que "qui a Smolensk a Moscou".

La capitale en vue, c'est d'abord la prise de Schwardino lorsque Compans, suivant la charge de Murat, se met à la tête du 57<sup>e</sup>, et emporte la redoute qui barre la route. C'est juché à cette place que Napoléon, deux jours après, dirige la bataille de Borodino, que nous appelons la Moskowa. Les pertes à Schwardino avaient déjà été sévères : 4 à 5 000 français, 7 à 8 000 Russes. A Borodino, ce fut bien pire : un massacre. Si on veut le point de vue russe, lire Tolstoï.

Ce jour là, combien funeste, la division Compans tenait la droite, s'opposant à la redoute de Semenskoïe.

A la tête du 57<sup>e</sup>, qui attaque, Compans reçoit son biscaïen à l'épaule. Il doit quitter le terrain, laissant le commandement à Rapp, qui tombe à son tour. Mais le 57<sup>e</sup> dirigé par Desaix qui a remplacé Compans, prend d'assaut la redoute. Quatorze généraux français grièvement blessés sont entassés dans une chaumine. Quand le chirurgien en chef Larrey arrive à leur chevet, seuls Compans et Teste ont survécu.

La demi-victoire de Borodino ouvre cependant le chemin de Moscou. Plus heureux qu'Hitler qui ne put y poser ses bottes, Napoléon y fait son entrée le 14 Septembre. La réception est plus chaude que prévue : les Russes ont mis le feu. Nos soldats pillent ce qui n'a pas encore brûlé. Les pelisses volées seront utiles pour l'hiver qui s'annonce.

Compans écrit à Louise : "Ce n'est pas de Moscou que je t'écris, mais du tiers de Moscou. Les deux autres tiers ont été réduits en cendres". Le 9 Octobre, le bras en écharpe, il reprend le commandement de sa division, juste pour permettre à l'Empereur de la passer en revue le lendemain.

### **La retraite de Russie**

C'est la revue qui annonce la retraite, sur Kalonga avant Smolensk. Davout ferme la marche. Octobre n'est pas terminé que les Russes attaquent à Iarowslaw le 1<sup>er</sup> corps de Davout où se bat Compans. 4 000 français et italiens trouvent la mort, ainsi que 6 000 Russes.

Ensuite, Koutousov, le vieux général en personne passe à son tour à l'attaque des débris du 1<sup>er</sup> corps, sur la route de Smolensk. Il reste 15 000 hommes à peu près valides, contre les 72 000 qui avaient victorieusement franchi le Niemen, et les 28 000 qu'il y avait encore à Moscou. A ce combat d'arrière garde de Wiasma, en date du 3 novembre, Compans avec le 57<sup>e</sup> arrête l'ennemi. Desaix, avec le 85<sup>e</sup>, charge à la baïonnette l'artillerie russe. Pertes françaises, 15 000 à 18 000 soldats, on ne tient plus de comptes exacts.

Napoléon est écoeuré, lui qui ne voyait que victoires. Il bat froid à Davout et ne lui adresse plus la parole. Cependant, le 11 novembre, Compans arrive enfin à Smolensk. Déception amère : Smolensk exsangue a été mis au pillage. Tout le corps d'armée de Davout ne compte pas plus de 3 000 à 4 000 hommes. En fait, il ne reste, faisant retraite, que les 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> corps. A Krosnoï, nouvelle attaque de Koutousov. Compans, à l'arrière garde, perd 250 hommes. Désormais, il combat à pied. Quand il peut bivouaquer assez potablement, il écrit à sa femme, lui raconte que son épaule ne le fait plus souffrir, qu'il a récupéré une pelisse, un bonnet qui lui couvre les oreilles et des bottes en feutre. Certaines lettres arriveront, d'autres seront

interceptées par les cosaques, dont la cavalerie sauvage harcèle les malheureux.

Et maintenant, il faut franchir la Bérésina. Encore aujourd'hui, ce nom est synonyme de catastrophe. "Hier la grande armée, et aujourd'hui troupeau", dit V. Hugo, celle-ci n'atteint pas 3 000 hommes. Le 1er corps dispose au plus de 600 combattants. Napoléon s'enfuit vers Paris où il craint les effets de sa défaite, avec Caulaincourt et Duroc, laissant le commandement à Murat. Le froid atteint moins 25 degrés. Compans, lui, le bras en écharpe, continue à marcher avec ses hommes. Cela doit lui rappeler certaine campagne d'Italie, où il faisait quand même plus chaud !

Le 23 décembre, Davout avec Compans arrive à Thorn où les 1<sup>er</sup> et 7<sup>e</sup> corps ont l'ordre de se rallier. Il reste 800 officiers pour les 40 bataillons, et le 1er corps n'arrive à réunir que moins de 3 000 baïonnettes. Le 27, Compans écrit à sa femme qu'il a tout perdu, sauf deux chevaux de selle, et le sac, qu'il avait confié à un domestique, avec toutes ses cartes d'état-major. Le 25 janvier 1813, il est à Kustein, allant vers Mayence. Il est sorti indemne, à part son épaule, de l'enfer blanc.

### **Toujours en retraite, la campagne de Saxe**

Le 14 février, loin d'obtenir une permission pour consolider sa blessure, Compans est désigné pour commander le 2<sup>e</sup> corps d'observation du Rhin, qui doit se former à Mayence. On ne peut que s'étonner qu'une armée qui a subi une telle défaite puisse encore se reformer. Il lui fallait des hommes d'airain, et de nouvelles recrues, qu'on pompait en France dans tous les départements. C'est sans doute à cette occasion que Napoléon déclara que l'Ariège était "le pays des hommes et du fer".

La comtesse, une deuxième fois vient rejoindre Compans à Mayence. Elle arrive juste pour le soigner d'une congestion cérébrale très douloureuse. Sitôt remis, sa femme repartant vers Paris, il est désigné pour commander la 1<sup>re</sup> division d'infanterie, à Hanau, sous les ordres du maréchal Marmont. C'est le 24 avril, veille de la reprise des combats. L'Empereur décore Compans de la grand'croix de l'ordre de la Réunion.

Au commandement de la garde, le maréchal Bessières est tué par un boulet. Berthézène, qui le remplace, reçoit de Napoléon cet ordre célèbre, écrit au crayon : "la garde, au feu !". Le feu, c'est la bataille de Lutzen. Compans et ses hommes se cramponnent à Starfield. Le général Pelleport, avec le 37<sup>e</sup>, résiste sur place à la dernière charge de la cavalerie prussienne. On peut compter les morts : 20 000 chez les coalisés, 18 000 pour les français. Compans s'est particulièrement distingué. Son cheval Lion est tué sous lui, tandis qu'il s'oppose à la charge de Blücher, lequel avait 72 ans ... et toutes ses dents.

L'Empereur écrit ceci à sa nouvelle épouse Marie-Louise (on sait qu'il a répudié Joséphine, et que les conscrits, d'âge tendre, que l'on prend à 17 ans, comme fit Hitler à ses dernières batailles, sont appelés "Les Marie-Louise") : "L'ennemi, qui paraissait certain de la réussite de son entreprise, marchait pour déborder notre droite, et gagnait le chemin de Weisenfield. Le général Compans, général de bataille de 1<sup>er</sup> mérite, à la tête de la 1<sup>re</sup> division du duc de Raguse [Marmont], l'arrêta court. 2 mai 1813".

A cette occasion, Compans aurait dû être nommé maréchal. L'Empereur ne le voulut pas, soit qu'il ne promût de maréchaux dans la défaite, soit que sa rancune contre Compans n'ait pas encore été éteinte.

Le 20, la bataille de Bautzen. On doit la victoire, victoire toujours dans la retraite, à la division de Compans. A ses côtés, Duroc est blessé, Kirchener et Bruyère tués.

Le 4 juin, l'armistice est signé.

### **Compans, encore glorieux dans la défaite**

L'armistice avec la Prusse n'était pas la paix. Napoléon refuse les conditions jugées infamantes qui lui sont faites. La guerre reprend, marquée par de cinglants revers, bien que Napoléon, en pleine possession de son génie militaire, batte dans la retraite un corps ennemi après l'autre, les empêchant de se regrouper, grâce à la mobilité qu'il impose à ses troupes, bien inférieures en nombre, et subissant les défections successives de leurs alliés d'occasion.

Victoire devant Dresde, le 29 août 1813, Compans en première ligne contre

les Autrichiens, Russes et Prussiens, mais la palme revient à la brigade Joubert. Moreau, passé à l'ennemi, se battait contre nous : grièvement blessé, il meurt le 2 septembre.

Le 15 et 16 octobre, c'est la bataille de Leipzig, où les Bavaois se retournent contre nous. Compans arrache la décoration que ceux-ci lui avaient décernée. Sa division, la 1<sup>re</sup>, est en ligne contre le centre ennemi. Demi-victoire, coûteuse en hommes : sur les 20 000 du 6<sup>e</sup> corps, 6 à 7 000 sont mis hors de combat. Au même moment, au sud de Leipzig, Napoléon rencontrait l'armée de Schwarzenberg. Encore une victoire partielle, à la suite de quoi l'Empereur ordonne le retrait sur Leipzig.

Là, comme ont fait les Bavaois, les Saxons trahissent. Leur artillerie tire sur nos troupes. Compans est grièvement blessé à la jambe par un boulet. Il avait reçu de Marmont un ordre imbécile qui l'envoyait à la boucherie. Il le lui avait fait remarquer, très vivement, mais eut à coeur d'obéir. La division est décimée, le cheval de Compans éventré en même temps qu'il est blessé. Leipzig est abandonné.

Compans évacué traverse Hanau et arrive à Paris début novembre avec un début de gangrène. Il refuse l'amputation, et sa robuste constitution lui permet d'échapper. Il peut gagner Blagnac, où il retrouve son père, qu'il n'avait pas vu depuis 1802.

### La campagne de France.

Compans, pour une fois, est vraiment indisponible. On le charge d'abord d'un travail administratif. Mais le temps presse. l'ennemi envahit la France. L'Empereur lui donne l'ordre, le 23 mars 1814 de reformer une division à Sézanne, à partir des fuyards et des "Marie-Louise". Compans parvient à regrouper 7 à 8 000 déserteurs, mais c'est insuffisant pour tenir Sézanne, Marmont, qui devait rejoindre n'ayant pu le faire. Le 26 au soir, cependant, à Coulommiers avec Vincent, il peut disposer de 1 000 fantassins, 8 canons, 1 300 cavaliers de Marmont, et bientôt il compte 6 000 hommes.

Le 27, devant Meaux, c'est la débâcle de ces troupes disparates. Compans



Tableau existant à Pantin de Compans défendant Paris sous les ordres du maréchal Marmont qui signa la reddition sans en référer à Napoléon.

se replie sur Paris. Le 28, il occupe Claye, tenant tête à 30 000 ennemis, avant de se replier sur Vert-Galant. Marmont et Mortier, au secours de Paris comptent 42 000 hommes contre 110 000. Compans en contrôle un peu plus de 5 000. La bataille a lieu aux portes de Paris, à Pantin, Pré Saint Gervais, Romainville, où se tient Compans. Par trois fois, celui-ci repousse l'ennemi, avant d'être délogé des bois par le prince Eugène en personne. Le 30 mars, il s'établit au Pré Saint Gervais où sa résistance suscite l'admiration. La ville de Paris donnera le nom de Compans à une des rues des Buttes Chaumont, et le nom de Compans sera inscrit sur l'Arc de Triomphe.

Mais le 30 au soir, Marmont rend Paris, sans en avoir référé à l'Empereur, qui le tiendra pour un traître. Ce sont les adieux de Fontainebleau, le 1<sup>er</sup>

avril l'abdication de l'Empereur, qui s'en remettant à son principal ennemi, l'Angleterre, - laquelle ne s'est pas engagée sur les champs de bataille européens sauf en Espagne à partir du Portugal, mais a été l'âme de toutes les coalitions - , est exilé sur l'île d'Elbe.

### Retour à Blagnac

Compans et son épouse partent pour Blagnac, après avoir hébergé un temps à Paris la princesse d'Eckmühl [Mme Davout] dont l'hôtel est occupé par le grand duc Constantin. Louis XVIII arrive, dans les fourgons de l'ennemi. Mais en son nom, c'est encore la France. Compans est militaire, "il ne fait pas de politique", il se soumet au nouveau régime. Ses capacités reconnues, il est appelé à faire partie du Conseil Supérieur de la guerre, avec mission de préparer l'ordonnancement de la nouvelle armée. A ce titre, il vote après les 100 jours, la mort du maréchal Ney, ce dont l'Histoire lui tiendra rigueur. Peut-être arriva-t-il à se protéger de l'animosité des seïdes des princes, notamment du comte d'Artois, qui le hait. C'est en mission à Toulouse, que Compans apprend le débarquement de Napoléon, au golfe Juan, retour de l'île d'Elbe, (février 1815). Davout l'appelle immédiatement à Paris. Napoléon lui désigne un commandement à Metz, sous les ordres de Reille, moins ancien que lui. La dent que l'Empereur a toujours contre lui, pour cause politique, peut expliquer cette petitesse : "Tu as peut-être été le meilleur de mes soldats, si tu n'es pas mort comme Lannes, peu m'en chaud, ne m'as-tu pas désigné digne d'être ton Empereur quand je l'ai demandé, je suis redevenu Empereur sans que tu y puisses rien, j'ai peut-être besoin de toi, mais je te nomme en sous-ordre !" Compans, qui a sa dignité, refuse la nomination. C'est peut-être de cela, que Louis XVIII, qui s'était enfui de Paris vers Gand en oubliant sa tabatière sur un coin de cheminée, se souviendra en n'associant pas Compans à la dernière épopée de Napoléon : "Waterloo, Waterloo, morne plaine ..." (V. Hugo).

Davout, dans un dernier sursaut, après cette catastrophe, comptait encore sur Compans pour défendre Paris une nouvelle fois. Mais la capitulation intervenait, et de l'île de Ste Hélène, on ne pouvait revenir.

### A nouveau, Blagnac.

Compans retrouve son château de Blagnac, avec femme et enfants. Nous avons dit dans notre article de présentation, comment Compans, sommé de comparaître devant un conseil de guerre éventuel, soumis pour cela à une enquête diligentée par le duc d'Angoulême, est menacé de mort par le même groupe de Verdets qui vient de massacrer à Toulouse le général d'Empire Ramel, au moment même où Louis XVIII, plus soucieux de vérité, le nomme pair de France (15 août 1815). Une petite France, plus petite que lorsque Napoléon s'empara du pouvoir, avec les Cosaques à Paris et Wellington à Toulouse. Certes, on avait eu la gloire, avant la défaite. Il fut un temps où on eut la défaite sans la gloire. Dans les deux cas, on s'en est remis. Mais on ne nous en voudra pas de refuser de crier : "A la prochaine !"

A 46 ans, ce qui n'est pas vieux, Compans se retire de la vie publique. Le 13 juin 1816, son épouse bien aimée est morte en donnant naissance à une petite fille, qui par la suite se maria à Henri Ternaux. Un des enfants qui prit le nom de Ternaux-Compans, signa la biographie qui nous a permis de rédiger cette chronique.

Le maréchal Davout, qui avait été le plus cher compagnon de Compans, mourut le 1<sup>er</sup> juin 1823. Compans qui partagea sa vie entre Blagnac et sa propriété de Castelbiague, près d'Aspet, survécut de longues années, jusqu'au 10 novembre 1845. Ses obsèques eurent lieu à Blagnac, son inhumation à Salies du Salat. Sa statue fut inaugurée le 14 septembre 1851. En marbre de Saint Béat, exécutée par l'auteur de la statue de Riquet qu'on voit à Toulouse, elle représente, sur une petite place de Salies, Compans, le bras en écharpe, blessé à Borodino, avec les 6 lances de son blason comtal. La manifestation donna lieu à un grand concours du peuple, invité à un repas en plein air, et à des discours officiels dont le ton ampoulé prête aujourd'hui à sourire, alors que le destin de ce héros d'essence régionale, qui fut, nous l'avons montré, éminent homme de guerre sans avoir oublié d'être un homme de coeur, nous tirerait encore aujourd'hui des larmes. En

souvenir de ses souffrances, des compagnons qui furent tués à ses côtés, et des millions de morts, pour la Révolution, d'abord, pour l'Empereur ensuite, et surtout pour la grandeur de la France, leurs cendres, fussent-elles refroidies, méritent le respect.

H.R. CAZALE

DOCUMENTS - extraits de "Le Général Compans par son petit-fils M. Ternaux-Compans - Paris, Librairie Plon 1912.

Ouvrage aimablement communiqué par M. Sicard qui rassemble des documents relatifs au Général Compans.

Lettres de Russie de Compans à sa femme

**Blessure de Compans à la bataille de Schwardino, veille de celle de La Moskowa (Borodino)**

Au bivouac près de Morjac  
ce 7 septembre 1812.

J'emprunte la main de mon ami Cellier, ma chère Louise, pour te donner de mes nouvelles. C'est te dire que je suis blessé, mais que cela ne t'inquiète point ; ma blessure, qui n'est qu'une forte contusion sur l'épaule sans lésions, ne m'empêchera pas de mettre deux lignes de ma propre main au bas de cette lettre : crois tout ce que je te dis de ma blessure, c'est la franche vérité.

Ma division eut avant-hier une affaire des plus brillantes. Elle enleva avec la plus grande valeur une position retranchée qui était indispensable à l'Empereur pour arriver au camp retranché des Russes que nous avons attaqués aujourd'hui. Ma division était encore chargée de l'attaque d'une redoute presque inexpugnable. Après un combat le plus opiniâtre, le 57<sup>e</sup> régiment est parvenu à s'en emparer au moment où je venais d'être blessé d'un coup de biscaïen à l'épaule droite.

Le général Rapp, que l'Empereur avait désigné pour me remplacer, a été blessé lui-même après une demi-heure de combat.

Le général Desaix, désigné pour aller remplacer le général Rapp, a été aussi blessé quelques instants après.

Tu vois, d'après cela, ma bonne amie, qu'il faisait bien chaud aux environs de cette redoute.

Le général Dupellin, le colonel Simmer furent légèrement blessés à mon affaire d'avant-hier.

Le général Teste l'a été grièvement à celle d'aujourd'hui. Mes aides de camp ; les adjoints de l'état-major ou leurs chevaux ont tous attrapé quelque chose dans ces deux affaires. Mais, à l'exception du capitaine Perrier qui a la cuisse traversée d'une balle, aucun n'a été dangereusement blessé.

Le général Romeuf a été fortement blessé. Le prince l'a été aussi, mais très légèrement.

Si quelque chose peut me consoler des pertes que ma division a faites dans cette journée, c'est qu'elle a toujours rempli l'objet que se proposait l'Empereur, de qui j'ai constamment reçu verbalement des ordres d'attaque.

J'ai la main un peu fatiguée de la secousse que j'ai éprouvée ce matin dans tout le bras droit au moment où j'ai été frappé par le biscaïen. Cependant cela ne m'empêcherait pas de t'écrire plus longuement s'il m'était possible de prendre dans mon lit une position un peu plus commode ; je me bornerai donc, ma chère Louise, à t'embrasser mille fois de tout mon coeur et te prier de donner vingt baisers pour moi au petit Mimique et à me renouveler au souvenir de ta famille que j'aimerai comme toi toute ma vie. Donne de mes nouvelles aux divers membres de la mienne, car si j'écrivais trop dans ce moment cela pourrait me faire mal.

Adieu, tout à toi, je t'écrirai tous les jours quelques mots.

Le Général comte Dominique Compans.

**Bons baisers de Moscou ! ... malgré les Cosaques.**

Moscou, le 23 septembre 1812.

Ce n'est pas de Moscou que je t'écris, ma chère Louise, mais du tiers de Moscou ; les deux autres tiers ont été réduits en cendres. Le bulletin de

l'armée te mettra au courant de cet horrible événement qui fera époque dans l'histoire.

J'ai couru, ma chère amie, un danger assez ordinaire à la guerre, mais d'une espèce nouvelle pour moi. J'y ai heureusement échappé. A huit heures du matin, je fus réveillé par un bruit de canon que me surprit d'autant plus qu'il ne venait pas de très loin et que j'étais encore à une douzaine de lieues des avant-postes de notre armée. Mon chirurgien, que je fis sortir pour écouter rentra aussitôt et me rapporta que ce canon se faisait entendre à environ deux lieues de nous sur la route que nous avons parcourue la veille. Je ne doutai plus, et je ne me trompais pas, que quelque parti de cosaques ne se fût porté sur les derrières de l'armée pour y enlever quelque convoi. J'ordonnai qu'on mît de suite mes chevaux (à ma voiture) et qu'on m'en conduisât un de selle. Tout cela se fit assez rapidement et l'on ne mit pas moins de célérité à m'habiller. A peine fus-je à cheval que je vis arriver ventre à terre un officier d'état-major qui avait passé la nuit au même château que moi, qui m'annonçait qu'il venait de rencontrer une centaine de cosaques sur la route, à une demi-lieue de ce château et qu'il m'engageait à m'acheminer en toute diligence sur Moscou. Il n'y avait certainement pas de meilleur parti à prendre et les premiers tacticiens du monde m'en auraient indiqué un autre que je n'aurais pas moins suivi celui-là ; je m'acheminai donc paisiblement sur Moscou. Je fis par prudence une lieue à cheval et je n'hésitai pas à entrer ensuite dans ma voiture d'où je ne sortis qu'à mon arrivée dans mon logement. Je ne pense pas que l'expédition du parti des cosaques ait eu de grands résultats. Le convoi auquel j'ai toujours pensé qu'ils en voulaient était assez bien escorté et ils auront trouvé à qui parler ; mais mes fourgons n'avaient pu arriver la veille aussi loin que moi. Ils étaient restés en arrière, sans doute de deux ou trois lieues. Je n'ai plus eu de leurs nouvelles quoique j'aie envoyé hier un gendarme au-devant d'eux à quatre ou cinq lieues d'ici. Il est donc fortement présumable qu'ils auront été la proie de la rapacité de MM. les cosaques. C'est sans contredit une grande perte pour moi, mais elle ne me causerait pas le moindre regret si avec mes fourgons je ne perdais quatre bons domestiques et une collection de cartes très

précieuses. Il me reste dans ma voiture assez d'effets pour ne pas en manquer, et notamment mes deux grands uniformes.

-... Moscou avant sa ruine m'eût offert de grands moyens de me procurer de quoi te faire un cadeau, mais cette malheureuse ville, dans le déplorable état où elle a été réduite, renfermera-t-elle encore un seul objet que je puisse t'offrir ? J'en doute ; cependant j'ai mis plusieurs personnes en course et s'il est possible de découvrir quelque chose que je croie pouvoir t'être agréable, l'acquisition en sera faite à ma très grande joie ; dans le cas contraire, j'attendrai une occasion plus favorable que je ne laisserai pas échapper.

Moscou, le 25 septembre 1812.

... Mes fourgons sont bien réellement tombés dans les mains des cosaques. François qui s'en est échappé m'a donné ce matin cette fâcheuse nouvelle. Pierre, Valentin et Janvier sont prisonniers, les levriers le sont aussi, à l'exception de Vénus qui, une quinzaine de jours avant cet événement, avait jugé convenable de faire une nouvelle sortie dont elle n'est point encore de retour. Avec les fourgons et une charrette je perds seize chevaux. Comment pourrai-je remplacer tout cela, je l'ignore. Les chevaux sont d'une rareté extrême. Ceux de ma voiture qui étaient déjà vieux sont réduits de cinq à trois ; deux ont déjà succombé, les trois autres menacent ruine. Mes chevaux de selle sont encore tous vivants mais bien maigres et bien fatigués.

Voilà, ma chère Louise, ton époux ruiné ; mais ne sois pas plus chagrine que lui de son malheur, tout ira bien.

### **La retraite de Russie**

Smolensk, le 14 novembre 1812.

Je suis ici depuis hier, ma chère Louise, il est probable que j'en repartirai demain ou après-demain pour me rapprocher encore de toi. Notre marche est très lente. J'ignore encore où nous prendrons des cantonnements.

Nous éprouvons ici un froid assez vif, mais les fourrures de Moscou nous en préservent. Nous sommes très bien couverts.

Je te dois une description, c'est celle de mon costume qui m'a fait surnommer le Tartare par quelques-uns de mes camarades.

Bonnet de velours cramoisi garni de martre zibeline, le même dont tu me fis cadeau à Hambourg.

Habit frac sans broderie ni épaulettes, rien de tout cela ne pouvant être vu et mon épaule droite ne voulant pas d'épaulette.

Culotte bleue.

Bottes longues.

Et par dessus tout cela, une redingote bien ample, fourrée en très bonne peau de renard garnie en queues de martre zibeline.

Cette fourrure dont le collet couvre les oreilles et qui descend jusqu'à la cheville ne laisse apercevoir que mon bonnet et les pieds de mes bottes.

Par-dessus cette fourrure, je place mon épée portée par un ceinturon de velours cramoisi brodé en or. Les trois étoiles qui sont à la dragonne sont les seules marques auxquelles on puisse reconnaître mon grade. Je me suis permis le bonnet à la place du chapeau pour préserver mon cou du froid qui aurait nui à la guérison de ma blessure ; c'est-à-dire au rétablissement de mon bras droit. Voilà, ma chère amie, le portrait en pied de Compans le Tartare qui a quelquefois sa barbe de quinze jours.

Sa santé est parfaite et son bras, malgré les bivouacs et la rigueur du climat et de la saison, recouvre tous les jours une partie de ses forces.

Thorn, le 30 décembre 1812.

En t'entretenant de mes pertes dans ma dernière lettre, ma chère Louise, j'oubliai de te dire que j'avais eu le bonheur de conserver ; 1° ton portrait que je porte toujours sur moi ; 2° l'anneau, emblème de la foi conjugale, que tu me donnas à Paris ; 3° mon cordon de montre fait de tes cheveux et

orné d'une clef où ton nom est représenté par des pierreries. Cette clé cependant n'existe plus dans son intégrité : le saphir représentant un S et le cristal de roche qui renfermait de tes cheveux sont perdus depuis longtemps, je ne sais par quels accidents ; 4° mon portefeuille particulier renfermant ma correspondance et mes comptes avec toutes les personnes avec lesquelles je suis en relations d'affaires et plusieurs autres papiers précieux. Ce portefeuille contenait aussi la collection que j'avais faite de tes lettres et plusieurs autres papiers intéressants ; mais comme après le passage de la Bérézina où il fut sauvé par les soins du jeune Louis à qui je l'avais particulièrement recommandé, il dut nécessairement le porter sur ses épaules, je ne pus me dispenser de l'alléger en sacrifiant ta correspondance et beaucoup d'autres papiers que j'aurais bien désiré pouvoir conserver. Ce sacrifice me fut bien pénible, ma bonne Louise ; tu dois en être bien convaincue, mais il était indispensable ; le pauvre Louis, très affaibli par le froid, les privations et les fatigues a dû porter le portefeuille plus de quinze jours, indépendamment de beaucoup d'autres choses à son usage. Je ferai soigneusement une nouvelle collection de tes lettres et je me plais à espérer que je serai assez heureux pour les conserver...

*Ainsi s'arrêtent les extraits que nous donnons d'après le livre de Ternaux-Compans, des lettres émouvantes de Compans à la Comtesse, depuis la Russie. Y paraît l'amour profond qui les unit, en dépit d'un mariage qui fut de complaisance. Après la mort en couches de son épouse, le général demeura inconsolable.*